

© PH. MATSAS / ÉDITIONS STOCK

Isabelle Autissier, le 23 janvier 2022. "Mon bateau a coulé dans le port, sans personne à bord et par beau temps ! Je lui avais fait une infidélité. Il s'est ouvert les vannes…"

"J'ai réalisé mon rêve de petite fille. Cela vaccine à jamais contre l'échec"

Vous êtes la première femme à boucler un tour du monde à la voile en solitaire et en compétition en 1991. Qu'avez-vous ressenti à l'arrivée ?
Je me souviendrai toujours de ce moment où la côte s'est dessinée. Je me suis dit : maintenant, tout le reste sera du bonus. J'ai fait le job. J'ai réalisé mon rêve de petite fille et, quoi qu'il arrive, on ne me l'enlèvera jamais. Cela a été déterminant. Cela vaccine à tout jamais contre l'échec. Des choses ont marché dans ma vie, d'autres ont échoué. Mais je garde ce socle, cette certitude.

Vous avez percé un plafond de verre dans un milieu très masculin, voire machiste…
Quand je travaillais à la pêche, j'avais intérêt à ce qu'on pêche bien. Sans quoi certains marins pensaient que c'était parce que j'étais à bord. J'ai toujours eu de bonnes relations avec les pêcheurs. J'ai fait attention à utiliser les codes pour rentrer dans ce milieu. Dans les compétitions à voile, le machisme traînait encore un peu, même si l'on n'en était plus à penser que les femmes portaient malheur. L'idée circulait que les femmes, plus faibles physiquement, étaient moins efficaces. Et que, si elles étaient plusieurs à bord, elles finiraient par se crêper le chignon. C'est faux. J'ai navigué avec des équipages exclusivement féminins, ils sont beaucoup plus solidaires que les équipages de garçons. L'autre idée est qu'un équipage mixte serait forcément impossible à gérer. Mais quand on est tous en ciré et qu'on sent mauvais, la gaudriole passe au deuxième rang ! Cela dit, dans ce milieu, je ne me suis jamais sentie illégitime. Comme toujours, j'ai essayé de tirer avantage de mes faiblesses.

Et quelles étaient-elles ?
Je n'étais pas Rambo ! Je n'ai pas de gros muscles. Quand j'ai construit le bateau pour le tour du monde, le premier truc que j'ai mis sur la table avec mes architectes a été cette exigence : comment effectuer des manœuvres sans avoir la force physique ? Les recherches ont permis de construire un bateau rapide avec moins de voiles, plus facile à manier, en imaginant une quille qui bascule. Le bateau pesait ainsi 4 tonnes de moins.

Vous restez marquée par la disparition de Gerry Roufs, lors du Vendée Globe 1996-1997. Vous aviez fait demi-tour pour le sauver, en vain…
C'est pour moi le pire souvenir, bien pire que quand moi-même je me suis retrouvée en danger. Parce que, quand cela vous arrive, c'est à vous d'abord de gérer votre situation. Quand d'autres sont en danger, c'est beaucoup plus compliqué. Ce sentiment d'impuissance m'a vraiment démolie. Nous étions sous la Nouvelle-Zélande, à moins de 100 milles nautiques l'un de l'autre, la tempête était extrême. J'avais enregistré 87 nœuds de vent, alors que la météo de la course nous avait annoncé 35-40 nœuds. J'ai signalé à la course que je n'avais plus de nouvelles de Gerry depuis deux heures, alors qu'on s'envoyait souvent des petits mots. Avec 80 nœuds de moyenne, je ne pouvais rien faire. Le lendemain, en fin de matinée, j'ai fait demi-tour et je l'ai cherché pendant trois jours. Je faisais des calculs à l'endroit, à l'envers, mais l'espace à prospecter était gigantesque. C'était très frustrant. Lorsque l'autorité maritime m'a dit d'arrêter, j'ai encore continué. Elle suivait ma balise et le ton est monté : *"On vous a dit que…"* J'ai fini par abandonner les recherches avec ce sentiment terrible que je n'avais pas réussi à le retrouver. On ne saura jamais ce qui s'est passé, mais je suis persuadée que le bateau s'est mis à l'envers. Je me suis alors dit : *"Si cela m'arrive, je fais quoi ?"*. Et l'on inventera des choses pour y faire face.

C'est ce qui vous a sauvée en 1999, lorsque vous chavirez en course dans le Pacifique Sud…
Oui. Je suis restée 24 heures dans la coque. Mais ma balise de détresse pouvait émettre à travers elle, j'avais un hublot à l'arrière pour voir ce qu'il se passait, mon radeau de survie se trouvait à côté : ce sont des choses qu'on avait inventées, et qui sont obligatoires maintenant. J'en suis fière. Cela m'a permis de me localiser. Giovanni Soldini savait où j'étais, je l'ai vu quand il est arrivé et j'ai pu mettre mon radeau à l'eau pour qu'il me récupère.

Avez-vous eu peur ?
Ce qui vous anime dans ces moments-là n'est pas tellement la peur. Le côté émotionnel est évidemment présent, mais on le laisse à la niche, et le côté très rationnel prend le dessus. Il y a des choses à faire, et elles sont très importantes pour le moral, parce qu'elles préparent la survie.

Suite page 34